

INTRODUCTION

Il paraît que le téléphone est *utile* : n'en croyez rien, voyez plutôt l'homme à ses écouteurs, se convulsant, qui crie *Allô !* Qu'est-il, qu'un toxicomane du son, ivre-mort de l'espace vaincu et de la voix transmise ? Mes poisons sont les vôtres : voici l'amour, la force, la vitesse.¹

En 1926, Aragon était sans doute loin de se douter à quel point il avait raison. Ce commentaire caustique du *Paysan de Paris* n'est plus ce qu'il était : une boutade un rien provocatrice. La remarque se voulait exagérée, elle doit maintenant être prise au sérieux. Encore plus si l'on se souvient de ce qui la précède : « Tout relève de l'imagination et de l'imagination tout révèle »². Aragon perçoit instinctivement que le rapport de dépendance névrotique au téléphone tient autant à ses fonctionnalités concrètes qu'à son potentiel fantasmatique. L'analogie entre téléphone et créativité n'est pas le seul effet d'une imagination débordante. Des concordances existent entre les deux : même étonnement, même pouvoir électrisant, même propension à la sidération. Tous deux se moquent ouvertement de l'absence, puisqu'ils sont à même de la conjurer, ils savent rapprocher ce qui est hors de portée. La potentialité imaginative du téléphone est elle-même renforcée par notre fascination pour la technologie et notre désir de progrès. Ce n'est pas un hasard si l'invention du téléphone correspond à l'avènement de l'électricité dont l'impact fut double : le décentrement (qui permet de penser en termes de réseau) et la contraction de l'espace (qui est une conséquence de la vitesse de déplacement).

1. Louis Aragon, *Le Paysan de Paris* (1926, renouvelé en 1953), Paris, Gallimard, « Folio », 2013, p. 80-81.

2. *Ibid.*, p. 80.

De prime abord, la substitution immédiate et instantanée du téléphone met en valeur la voix, la parole, le dialogue avec l'autre. Le téléphone permet de faire fi des distances (il est conçu pour *passer outre*), par son immédiateté, il inscrit notre rapport au temps du côté de la synchronie – en cela, il s'oppose à une conception généalogique et diachronique de l'univers (les communautés ont tendance à raisonner en termes de descendances et de lignées). Mais le téléphone modifie la nature de l'absence : il se substitue mais ne remplace pas. Il est l'un de ces moyens de substitution qui ont « des aptitudes plus poussées que celles qui sont propres aux formes élémentaires de relations sociales »³, alors même que l'impression de proximité que donne la voix confère au téléphone sa *paradoxe spécificité*. Entendre une voix au téléphone, c'est *virtualiser* l'autre, c'est admettre qu'absent *ici*, il est présent *ailleurs*. Le téléphone *délocalise l'être-là*. La puissance du téléphone réside dans sa capacité à activer l'un de nos fantasmes existentiels consistant à aimer *y être* tout en *n'y étant pas*. Il répond à nos rêves d'ubiquité et de dédoublement.

Cela suffit-il pour autant à expliquer la fortune et le succès du téléphone ? Tient-il au *seul pouvoir* de mettre verbalement en contact deux personnes éloignées ? Dans quelle mesure entendre une voix au téléphone compenserait-il la privation de la vue, alors même que la vision constitue le sens *névrotique* et *névralgique* de nos sociétés contemporaines ? Le téléphone est-il à ce point *visionnaire* ? Contrairement à ce que l'on pourrait croire, c'est moins en termes de discours et de parole que le téléphone nous séduit qu'en termes de fiction et d'imagination. Le pouvoir du téléphone tient à la nature même du récit qu'il nous tient. Le téléphone participe à la construction d'une nouvelle fable sociable des relations humaines, s'appuyant sur l'une des propriétés de la fiction qui consiste à passer de l'individuel à l'universel. Jean Baudrillard voit dans « le système des objets » *une fable*, celle d'« un monde sans efforts »⁴. La fable du téléphone émane du fantasme d'un monde fluide et facile dont il constitue une *preuve par l'objet*. Non seulement, le téléphone possède les trois attributs que Paul Virilio confère au divin (l'ubiquité, l'instantanéité et

3. Raymond Williams, *Culture et matérialisme*, Paris, Les Prairies ordinaires, « Penser/croiser », 2009, p. 237.

4. Jean Baudrillard, *Le Système des objets*, op. cit., p. 82.

l'immédiateté)⁵, mais ces attributs lui sont intrinsèques, autrement dit il les a obtenus sans effort justement. Le téléphone est fonctionnel, facile à utiliser et les progrès techniques ont confirmé cette maniabilité. Aérodynamique, ergonomique, le téléphone est totalement *voué* à la manipulation humaine. Son pouvoir émane de sa forme : c'est parce qu'on le tient dans la main que le téléphone est devenu indispensable. Objet maniable, le téléphone est aussi un manipulateur de signes, et c'est en cela qu'il nous manipule. Le téléphone s'est progressivement profilé et miniaturisé (il est devenu portable), comme s'il fallait qu'il *épouse* la main de son propriétaire, de sorte que celui-ci ne puisse plus s'en passer. C'est ce qui suscite une telle intimité avec celui-ci : se noue avec le téléphone « la même intimité viscérale (toutes proportions gardées) qu'aux organes de son corps »⁶ selon Mc Luhan. La caractéristique commune des médias est d'être des prolongements du corps, la particularité du téléphone est d'activer ensemble : la voix, la bouche, l'oreille. Les chercheurs en neurologie considèrent que la main est l'un des éléments organiques fondateurs des « origines du langage »⁷. C'est la main, bien plus que la bouche, qui permet d'inclure dans une relation à deux un « autre » ; grâce à elle, en effet, « nous pouvons indiquer la position d'un troisième individu ou d'un objet et en décrire certaines caractéristiques »⁸. Le téléphone portable surinvestit ces connotations anthropomorphiques par un double processus « d'annexion » et « d'assimilation » dont l'un des effets est de reconduire l'interlocuteur à son oralité. Il réactive ainsi nos pulsions régressives en les configurant en une *fable des origines*.

Mais quelle est cette fiction originelle ? Il s'agit moins d'examiner en détails tout ce qu'on peut dire au téléphone (ce serait risqué, vu la banalité de la plupart des paroles qu'on y prononce le plus souvent) que de mettre au jour ce que cet objet

5. Paul Virilio, *Cybermonde. La politique du pire* (1996), Paris, Textuel, 2001, p. 17.

6. Marshall Mc Luhan, *Pour comprendre les médias* (1964), Paris, Le Seuil, « Points/essais », 1977, p. 63.

7. Giacomo Rizzolatti et Corrado Sinigaglia, *Les Neurones miroirs* (2006), Paris, Odile Jacob, « Poches/sciences », 2011, p. 171.

8. *Ibid.*, p. 171-172.

miniaturisé et maniable *fictionnalise* de nous-mêmes et de nos rapports aux autres, et surtout de la façon dont nous négocions les deux. Le téléphone nous fait croire que l'on pourrait communiquer avec autrui *où* et *quand* on veut, *en dépit* de la distance qui nous sépare. Le téléphone est une invention de la réaction, il est une invention qui contrecarre deux données de notre existence : notre champ de vision est extrêmement limité et nous sommes loin d'avoir tout pouvoir sur la nature. Toute la duplicité du téléphone s'exprime en filigrane : il contredit ce qu'il remplace. Il n'exprime pas tant l'absence de l'autre que la volonté de passer outre. Les deux propriétés du téléphone qui s'affirment, la substitution *et* la contradiction, ont un impact sur la perception que nous avons de nous-mêmes dans notre rapport à l'autre. Le téléphone nous fait croire que la voix suffit à remplacer l'autre. Alors que cette substitution nous séduit (puisqu'elle contredit la séparation), elle reconduit en réalité à soi, en nous livrant une information sur nous-mêmes puisqu'elle nous signale que nous avons besoin de joindre *quelqu'un d'autre*⁹. Mais dès lors que j'appelle, j'indique aussi à cet autre *mon désir* de lui parler. Le téléphone dialogise notre besoin de l'autre, il rend audible (d'une manière d'abord sonore, puis verbale) la dépendance induite dans toute relation intersubjective. Au téléphone, je dépends du *bon vouloir* de mon interlocuteur. Et toutes les addictions vis-à-vis du téléphone ne sont autres que des symptômes, assumés ou refoulés, de cette dépendance. Toutefois, il n'est pas certain qu'en disant mon besoin de dialoguer avec l'autre, j'ai vraiment préféré l'autre à moi-même.

Le téléphone fictionnalise un rapport du soi à l'autre qui se présente comme une relation réversible et symétrique entre le soi *et* l'autre (je peux appeler aussi bien qu'être appelé, je parle et j'écoute alternativement), il pare le dialogue d'une fiction de symétrie et d'égalité qui sont deux fantasmes de la civilisation occidentale. Non seulement, le téléphone induit une relation interpersonnelle bijective, mais il permet de les accumuler. Si, au téléphone, on ne parle qu'à *un autre*, on peut appeler *successivement* autant d'autres que l'on veut. Le téléphone permet ainsi de créer tout un réseau multipersonnel, dédoublant les

9. C'est pour cela qu'être ou non *joignable* est une donnée cruciale des relations téléphoniques.

relations intersubjectives. Ma relation à *un autre* est synchrone quand ma relation *aux autres* est séquentielle. Ce postulat influence nos représentations du collectif (puisque ce collectif n'est pas un vous, un ensemble synchrone, mais une succession de tu). Cette démultiplication a aussi un effet sur le sujet téléphonique : le moi se divise. Le téléphone est la source de *personnalités multiples*. Quelles *personnalités* révèlent mais provoquent également le téléphone ? Qui est ce *je téléphonique* ? Parler au téléphone bouleverse la notion d'identité parce que le téléphone crée une équivalence entre le dire et l'être. L'une des prouesses téléphoniques consiste à croire que *parler au téléphone* revient à *dire qui l'on est*. Rien n'est plus trompeur en réalité.

Le téléphone nous propose une *grande fable interactive*, il rend possible un *récit mythique* de la connexion des peuples dont les modalités, les valeurs et les enjeux peuvent être cernés dans le prolongement de ce que Jean-François Lyotard appelait « la fin des grands récits ». D'aucuns seront peut-être surpris de voir ainsi projetée sur un objet technique et même technologique une fable mythologique. Cette approche existe pourtant, il suffit de penser à l'« Anti-Cédepe » de Deleuze et Guattari, au « bovarysme » d'Edgar Morin, à « l'effet-Narcisse » de Mc Luhan, au « Cyber-Prométhée » de Fisher... Les mythes sont désormais des *modalités interactives* de compréhension de nos tropismes contemporains. L'approche de Mc Luhan qui réfléchit sur les médias (dont le téléphone fait partie) est significative. Selon lui, les médias possèdent un pouvoir sur nos « structures sensorielles », pouvoir *neutrotralisant* et méduséen, ils suscitent une « torpeur » que Mc Luhan appelle « l'effet Narcisse » qui n'est autre qu'une « narcose narcissique », (Mc Luhan remotivant l'étymologie du mot dérivé de *narkôsis* qui signifie « torpeur »). Narcisse confond son image avec la réalité, il considère que son reflet dans l'eau est un « prolongement de lui-même » : il est tellement *captivé* par son image qu'il en perd tout discernement. Ses perceptions sont engourdies « au point qu'il devint un servomécanisme de sa propre image prolongée ou répétée ». Mc Luhan tire de ce mythe une *leçon humaine* et même *existentielle* : « Les hommes sont immédiatement fascinés par une extension d'eux-mêmes faite d'un autre matériau

qu'eux »¹⁰. Ce qui correspond à une « théorie de la maladie (l'inconfort) qui explique pourquoi l'homme est forcé de projeter, en une sorte d'autoamputation, des prolongements de son corps »¹¹. L'angoisse *alerte* le système nerveux qui cherche « à se protéger en amputant ou en isolant l'organe, le sens ou la fonction surstimulés ». Deux processus contradictoires et pourtant complémentaires sont à l'œuvre en même temps : l'amputation de l'organe et la surstimulation de sa fonction. L'effet-Narcisse dont parle Mc Luhan concerne un médium précis, l'image visuelle, image dont le téléphone, comme invention, fait fi. Plus précisément encore, il fait fi du visage et de l'effet miroir qui captive tant Narcisse, et c'est parce que l'interlocuteur est en défaut d'image que la voix et l'échange dialogique sont valorisés. On peut dès lors avancer que le téléphone comme invention *s'oppose* à l'effet-Narcisse. Il est l'objet du contre-pouvoir des sirènes séductrices de l'image visuelle. Le téléphone *égalise* les rapports interpersonnels : il rééquilibre les forces en présence en suscitant des échanges de part et d'autre. Il réveille Narcisse et sollicite un attribut d'Écho en lui *redonnant la parole*. Le téléphone est un objet qui sauve les relations interpersonnelles, parce qu'il esquive cette « narcose narcissique » et parce qu'il propose une fable sociable *téléfictionnelle* motivant les mythes essentiels du mythe de Narcisse et d'Écho :

1 - Narcisse tombe amoureux de sa propre image : la notion de mimétisme est clairement en jeu, elle est même la source du problème de Narcisse. Le mimétisme est présenté comme un objet de séduction qui perd le sujet qui le contemple. L'image est reflétée par de l'eau : l'effet spéculaire du miroir (miroir qui est un élément *naturel*, et non pas inventé par l'homme) joue donc un rôle essentiel.

2 - Narcisse est tellement fasciné par son image qu'il ne la *reconnaît pas comme telle*. Cette fascination est extrême puisqu'elle le prive d'une des modalités fondamentales de l'identité qu'est la *reconnaissance de soi* (Narcisse ne sait pas qui il est), mais elle le prive aussi de son esprit critique.

10. Marshall Mc Luhan, *Pour comprendre les médias*, op. cit., p. 61.

11. Dans sa théorie sur le narcissisme, Freud considère que la maladie est l'un de ses effets-symptômes, une façon pour le sujet de s'occuper de lui-même.

3 - Narcisse aime voir son reflet. Tout entier voué à son image, il veut absolument la saisir, tombe dans l'eau et se noie. Le sort de Narcisse indique que l'on peut se perdre dans son propre moi. Le narcissisme est une affection du sujet qui supprime les limites entre le moi et son reflet, autrement dit que rien d'autre que soi ne peut atteindre le moi. Mais Narcisse se noie : assisterait-on à une revanche de la nature ?

4 - Narcisse préfère *son image* à la voix d'Écho (qui pourtant répète ses paroles). Il n'entend pas ce que dit la nymphe. Phénomène d'écho oblige, Écho est privée de parole *propre*, elle est diminuée, réduite à sa voix, d'une certaine manière elle est « amputée » selon la théorie de Mc Luhan. Elle ne peut que répéter les paroles de Narcisse (elle répète « Hélas ! Hélas ! » dans *Les Métamorphoses* d'Ovide).

5 - Quelle est la faute de Narcisse : ne pas avoir reconnu son image dans le reflet de l'eau, ou ne pas aimer Écho ? Les différentes versions semblent indiquer que Narcisse est puni de ne pas aimer la nymphe. La punition qui lui est infligée est de tomber amoureux de sa propre image et de s'y noyer.

6 - Qu'Écho soit également condamnée peut paraître plus surprenant. Elle symbolise le prix à payer par celle qui possède le pouvoir de la fiction. Écho est punie par Héra parce qu'elle excelle dans *l'art de la fiction* : elle sait inventer des histoires qui font diversion et permettent ainsi à Zeus de se soustraire à la vigilance de son épouse. Significativement, son châtement consiste à la priver de paroles propres. Châtement extrémisé puisqu'elle va dépérir : il ne lui reste plus que la voix (et les os). Ceux-ci vont prendre la forme d'un rocher. Le mythe oppose le corps tel qu'il se donne à voir et la voix. Les deux personnages se transforment, l'un en fleur, l'autre en pierre, autrement dit deux éléments *naturels*, mais définitivement *opposés*. La fin du mythe semble indiquer que la nature reprend ses droits et que le *dernier mot* lui revient.

Bacon peut bien se féliciter d'avoir choisi Écho pour femme « car elle seule est vraie philosophe qui rend fidèlement les mots mêmes du monde »¹², il n'en demeure pas moins que les écrivains ont dans l'ensemble confirmé la punition d'Écho. Secondaire, elle reste l'oubliée de la fable, privée de consistance

12. Citation donnée par Mc Luhan, *Pour comprendre les médias*, op. cit., p. 83.

littéraire. Rares sont ceux qui lui prêtent voix, Beckett en fait partie. Dans son recueil de poèmes, *Les Os d'Écho* (1935), il lui *redonne* une parole qui la métamorphose en parole poétique. Même si Narcisse est encore présent, il n'est plus qu'un personnage secondaire : Écho supplante Narcisse qui n'est qu'un « crâne coquille de ciel et de terre »¹³, il est congédié et le dernier poème est entièrement consacré aux « Os d'Écho » :

asile sous mes pas tout au long de cette journée,
leurs bacchanales assourdies tandis que la chair se délite
lâchant des vents sans peur ni privilège
courant la boulimine du sens et du non-sens
pris par les asticots pour ce qu'ils sont¹⁴

La revanche d'Écho est mortelle, elle va de pair avec un retour à la terre et à la nature. Beckett confirme le fin mot du mythe : la métamorphose finale d'Écho libère du langage, de ses contraintes et de ses carcans, elle émancipe du son et du sens. Paradoxalement, le téléphone va offrir à Écho les moyens de sa revanche. Grâce au téléphone, Écho revient sur le devant de la scène littéraire et même artistique : elle est l'écho qui écoute. Est-ce à dire qu'elle a repris le pouvoir sur elle-même ? C'est loin d'être si sûr : métamorphosée en téléphone, le risque de devenir une femme-objet et de n'être pas plus qu'un *Écho-phone* est toujours latent.

Le téléphone, par la façon dont les écrivains et les artistes s'en emparent, offre à Écho sa revanche. C'est que le mythe de Narcisse et d'Écho nous offre un point de vue imprenable sur la place et les enjeux du téléphone dans nos sociétés, ce que nous y jouons de nous-mêmes, et de nos relations aux autres. En s'emparant du téléphone, la littérature, le cinéma ou l'art ne se contentent pas de nous montrer les addictions et les engouements d'une époque. Loin d'être seulement un objet technique puis technologique que l'art ou la littérature intégreraient pour être à la mode de la culture de masse, pour rester connectés avec le monde d'aujourd'hui, le téléphone est au cœur de questionnements identitaires profonds. Dans un

13. Samuel Beckett, *Les Os d'Écho et autres précipités*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2002, p. 17. Dalí utilise également l'image du crâne dans *Les Métamorphoses de Narcisse*.

14. *Ibid.*, p. 42.

livre d'entretien avec Mathilde Girard, Jean-Luc Nancy a cette formule éminemment révélatrice : « la littérature téléphone – allo ! allo ! »¹⁵. Ce rapprochement entre téléphone et littérature n'est pas un simple jeu de mots, il doit être pris très au sérieux. Évitant les discours moralisateurs (toujours déprimants), demandons-nous *pourquoi* la littérature a intérêt à le faire. La présence du téléphone dans la littérature est « une leçon d'initiation aux secrets du monde moderne »¹⁶ souligne Sylvain Briens. Mc Luhan voit dans la littérature un « système de détection privilégié » : « un espace permettant de découvrir les enjeux de phénomènes sociaux et humains ». Le téléphone n'est pas un médium passif, il entre directement en concurrence avec la littérature et règle *des* comptes (ceux que la société a refoulés).

Et pourtant, notre première impression est que le téléphone *se joue de nous* et qu'il est même l'un des objets les plus actifs du *storytelling contemporain*. Le téléphone est un *coup de main fictionnel*. Il ne se contente pas de permettre le dialogue à distance ni de transmettre des informations, il les *narrativise* en les *dramatisant*. L'un des symptômes les plus flagrants de ce phénomène se perçoit dans la rapidité avec laquelle le téléphone intègre la fiction. Un coup de téléphone est une péripétie en soi, il annonce un bouleversement. La fascination des écrivains pour le téléphone tient à leur curiosité bien sûr, mais aussi à un besoin de changement. Quand Jean-Philippe Toussaint s'interroge sur l'emploi littéraire du téléphone, ce qu'il voit avant tout, c'est « un usage romanesque nouveau pour cet objet nouveau »¹⁷ dont *Fuir* constitue une *preuve par la fiction* (c'est le téléphone portable que l'on remet au narrateur au début du roman qui va déclencher et enchaîner toutes les péripéties du roman). L'écrivain insiste sur l'ambivalence de son rapport à l'objet, ce qu'il nomme sa « légère névrose ». C'est qu'en littérature, le téléphone est un accessoire culturel équivoque : fascinant, il ne facilite pas la conversation avec l'autre

15. Mathilde Girard et Jean-Luc Nancy, *Proprement dit. Entretien sur le mythe*, Paris, éditions Ligne, 2015, p. 62.

16. Sylvain Briens, *Technique et littérature. Train, téléphone et génie littéraire suédois*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 182.

17. Entretien de Jean-Philippe Toussaint avec Chen Tong intitulé « Écrire, c'est fuir », *Fuir* (2005), Paris, Les Éditions de Minuit, « double », 2009, p. 179.

(alors qu'il a été inventé précisément pour cela), il reste un « fil » (quand bien même est-il conducteur).

Un autre fait nous intrigue. Le téléphone fait son *entrée en littérature* presque aussitôt qu'il est inventé : que ce soient Jules Verne, Kafka, ou Proust qui s'y intéresse dès 1889. Associant nouveauté et nostalgie, le téléphone s'affiche comme un *instrument de connexion*, un objet paradoxalement *fétiche de la modernité*. Quand le narrateur de *La Recherche* s'interroge sur ce que pourrait être le défi de la peinture moderne, c'est au téléphone qu'il songe : « comment aucun de nos modernes, Boucher ou Fragonard ne peignait, au lieu de *La Lettre*, du *Clavecin*, etc., cette scène qui pourrait s'appeler : *Devant le téléphone*, et où naîtrait spontanément sur les lèvres de l'écouteuse un sourire d'autant plus vrai qu'il sait n'être pas vu »¹⁸. Proust utilise un néologisme, « l'écouteuse », pour souligner la *singularité* du tableau. Non pas les mots, non pas la musique, l'enjeu interdisciplinaire du téléphone se situe dans le champ du visuel. Le téléphone est un objet de plaisir dès lors qu'il est *représenté* picturalement, autrement dit dès qu'il se pare des attributs de la visualité. C'est cet attribut qui provoque paradoxalement le sourire : *cet autre* que j'entends au téléphone (qui reste anonyme et invisible dans la scène décrite par Proust) est une source de plaisir *pour moi*. La relation intersubjective est rendue par un médium artistique qui se reverse sur le sujet de la représentation. Proust exploite littérairement le pouvoir de réversibilité du téléphone (son effet-boomerang). Cet exemple est loin d'être anecdotique si l'on se souvient que le téléphone fait partie des inventions du XIX^e siècle qui cherchent à rendre « la parole visible ». Melville Bell (le père d'Alexander Graham Bell, futur inventeur du téléphone) a cherché à mettre au point un alphabet universel publié en 1867 sous le titre : *La Parole rendue visible*¹⁹. Paradoxalement donc, c'est parce qu'il entend améliorer le sort des sourds qu'il émet l'hypothèse qu'il faut faire *voir la parole* : idée qui les amènera (père et fils) à expérimenter de nouveaux appareils électriques. Le téléphone, dans son principe même, s'oppose au *visuel*. C'est pour

18. Marcel Proust, *La Prisonnière*, in *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », vol. III, 1988, p. 607.

19. Anecdote racontée par Mc Luhan, *Pour comprendre les médias*, op. cit., p. 309.

cela qu'il « irrite l'Occidental alphabétisé et visualisateur » ironise Mc Luhan. Cette irritation a des conséquences sur l'objet lui-même : le téléphone n'est pas seulement devenu portable, il a absorbé les fonctionnalités de l'image visuelle, puis il a fait sienne l'écriture.

Si le téléphone est actuellement l'un des objets les plus exposés et les plus *médiatiques*, cette conquête de la scène mondiale n'était pas donnée d'avance. Le visible fut le premier défi du téléphone. Chaque médium suppose une vision du monde dont découle une façon spécifique d'y prendre place. Il suscite ainsi des relations interpersonnelles qui lui sont propres, et modifie par là même notre rapport aux autres et les représentations qui en découlent. « Dans l'Europe auditive-tactile, la télévision a renforcé l'importance de la vue » souligne Baudrillard, suscitant par là un engouement pour la visualité de la culture américaine. La télévision confirme le principe (le désir) « d'un monde visuable à merci », d'un monde « lisible en images »²⁰. Elle véhicule une « idéologie de *la toute puissance d'un système de lecture sur un monde devenu système de signes* ». Les images télévisuelles sont le « métalangage d'un monde absent », elles font croire qu'une représentation exhaustive du monde est possible et maîtrisable. La télévision a suscité une « assomption totale du monde réel à l'image ». Elle va imposer toute une culture de *consommation des images*. Significativement Baudrillard délaisse le téléphone (mais également la radio et les enregistrements audio), comme s'il était pris finalement lui-même par la séduction de l'image visuelle au détriment du son. De même, lorsque James Joyce écrit, dans *Finnegans Wake*, sous forme de titre : LA TÉLÉVISION TUE LA TÉLÉPHONIE DANS UNE RIXE FRATRICIDE », le moins que l'on puisse dire est qu'il fait preuve de contre-intuition, même s'il pressent la concurrence des médias (suggérant que chaque médium doit conquérir son espace contre celui des autres). Alors que la télévision était au centre de toutes les attentions, elle fut prise de vitesse par le téléphone. Le téléphone s'oppose précisément à l'emballement frénétique du visible. Sa façon de privilégier *l'auditif* peut s'entendre comme une façon de lutter contre le pouvoir des images. Il pourrait bien avoir été inventé pour nous *détourner* des images visuelles, perçues comme trop puis-

20. Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, op. cit., p. 190.

santes et trop attirantes. Or le mythe de Narcisse fictionnalise les rapports antagonistes de l'audio et de la vidéo : que Narcisse tombe amoureux du reflet de son image dans l'eau et qu'il soit sourd aux paroles d'Écho dit toute la puissance de séduction de l'image visuelle. Dans *The Matrix*, la saga fin de siècle des frères Wachowski, c'est *par le téléphone* que les humains parviennent à se défaire du pouvoir narcotique des images artificielles pour observer le monde comme il est. Le téléphone est non seulement un moyen de télétransportation (il permet d'aller d'un monde à l'autre, du monde « virtuel » au monde « réel »), il est également un moyen de lutter contre les dangers de l'image visuelle.

Une autre raison motive le choix du mythe de Narcisse et d'Écho comme prisme de lecture de notre rapport au téléphone. Ce mythe est *massivement* présent, il s'est même imposé à l'époque moderne et contemporaine sous sa forme psychanalytique : le *narcissisme*. Le narcissisme fait son entrée dans la culture occidentale au tournant des XIX^e et XX^e siècles par le biais des théories de Freud (il *apparaît* en même temps que le téléphone), puis il sera massivement repris par la sociologie, l'anthropologie, l'étude des médias, les études culturelles. De nos jours, il s'est vulgarisé, il s'est immiscé partout. Notre monde contemporain est celui d'une « culture de l'absorption narcissique »²¹ déclare Richard Sennett, faisant écho sans le dire à la théorie de Mc Luhan (qui évoque « les illusions narcissiques du monde du divertissement »²²) : nous avons tendance à supprimer les limites entre le moi et le monde, à mélanger le moi social et le moi intime, à considérer les situations professionnelles et sociales comme des miroirs de nos préoccupations personnelles. Il conviendrait dès lors d'être prudent et de prendre la mesure du sort de Narcisse : celui-ci est tellement absorbé par lui-même qu'il en perd toute mesure critique, incapable de savoir ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. Cette cécité « le conduit à sa propre destruction. Narcisse, à se voir reflété à la surface de l'eau, oublie que celle-ci *n'est pas lui*, qu'elle est hors de lui, et il devient aveugle à ses dangers »²³.

21. Richard Sennett, *Les Tyrannies de l'intimité (The Fall of Public Man, 1974)*, Paris, Le Seuil, « La couleur des idées », 1979, p. 264.

22. Marshall Mc Luhan, *Pour comprendre les médias, op. cit.*, p. 84.

23. Richard Sennett, *Les Tyrannies de l'intimité, op. cit.*, p. 260.

Narcisse est une fable de l'alerte, il met en garde contre le moi. Du point de vue fictionnel, il nous *prévient* du danger consistant à « se rapporter au monde comme si le réel pouvait être appréhendé à travers des images du moi ». Narcisse *fictionnalise* les conséquences de la non-rencontre avec l'autre. Il nous montre ce qui arrive à celui (celle) qui n'arrive pas à se rendre visible (Écho) et à celui qui n'arrive pas à être autre (Narcisse). Il exemplarise, sur le mode tragique, la fascination que peut exercer toute image de soi (et par extension de toute image mimétique) quand elle est perçue trop séduisante et attirante. Sur le plan artistique, le destin de Narcisse nous met aussi en garde contre les effets narcotiques d'une esthétique qui se perdrait dans sa propre contemplation.

Le téléphone est l'objet *autobloquant* du narcissisme, il s'oppose à Narcisse en faisant entendre la voix d'Écho. Objet-rempart de cette hypertrophie grandissante de l'ego, son pouvoir émane de sa capacité à nous jouer une *fable de la civilité*. Les communautés ont besoin de s'inventer une fable du *vivre-ensemble* auquel le téléphone contribue, parce qu'il favorise les relations intersubjectives et qu'en tant que support médiatique, il donne à ce récit *contre-narcissique* les moyens de circuler. Le fonctionnement du téléphone constitue en effet ce que l'on pourrait appeler *la revanche d'Écho*, jouant sur le nom de la nymphe autant que sur le phénomène acoustique. L'invention du téléphone dans le monde occidental constitue *le second stade* de ce grand récit qu'est le mythe de Narcisse. Ce que le devenir *portable* du téléphone confirme, tant il peut être considéré comme l'un des *effets secondaires* de cette revanche. Le téléphone est à l'origine d'une fable dont se dessinent quelques contours : sociable, il crée une fiction sociale, égalitaire, et même réunificatrice. La fiction du téléphone est rhizomique, miniaturisée et polyvalente. Lu au prisme du mythe, elle s'oppose à l'aveuglement de Narcisse (il se noie parce qu'il *ne voit pas* que cette image *n'est pas lui*), elle promeut l'altérité (une altérité qui consiste à redonner la parole à Écho). Serait-ce là le pouvoir vertigineux du téléphone capable d'inverser un mythe, capable de donner à entendre les paroles d'Écho. Ce que la littérature nous indique c'est la façon dont Écho peut être autre que l'écho de Narcisse.

Qui suis-je mais également qui est cet autre au téléphone ? Un double de moi-même ou au contraire un étranger dont la différence avec moi est *irréductible* ? Non seulement, le téléphone nous met en relation avec un autre, le principe de l'écoute téléphonique suppose qu'il est *l'écho de notre ego* autant qu'un *alter ego*. Le téléphone est un *objet du tiers*, et l'expression « allô »²⁴ fait symboliquement écho à la dimension allogène du téléphone : il renvoie à l'autre, il permet de faire passer le soi (l'auto) au second plan. Il a été conçu pour pallier cette flambée de l'ego qui caractérise le monde moderne et contemporain et dont le narcissisme constitue l'une des expressions les plus tangibles. Ce phénomène est confirmé dès lors qu'on examine la façon dont le téléphone a évolué (dans sa forme, mais aussi dans ses fonctions). Tout se passe comme si ses transformations *contredisaient* ce qui a motivé son invention : le fil du téléphone que l'on s'évertue à faire disparaître, le téléphone que l'on rend mobile, les images visuelles et vidéos qui investissent en force les téléphones portables, l'appel qui peut être identifié puis masqué, le message sur le répondeur, le stockage des données (qui sont autant de traces)... Tous ces éléments montrent la forte adaptabilité du téléphone, sa capacité à évoluer et à absorber notamment les fonctions d'autres médias (images visuelles, fixes et mouvantes, traçage, localisation, stockage et enregistrement des données). Conçu pour répondre à une nécessité dialogique instantanée, le téléphone est progressivement investi de fonctionnalités *personnelles* et *durables*. La *personnalisation* actuelle du téléphone est l'un des effets de la montée en puissance de l'individualisme. Le téléphone semble désormais plus prompt à cultiver ce que Foucault appelait « le souci de soi »... Signe que cette confrontation entre Narcisse et Écho n'est pas sans provoquer des remous : l'ego n'aime pas qu'on le délaisse – encore moins qu'on le conteste. Narcisse réapparaît sous différentes formes, ce que le téléphone mobile confirme, en multipliant les images de soi. Qu'il soit un objet de la technique compte également. Le téléphone est un objet relevant de ces « techniques de soi » dont le fil est explicitement « le fil directeur » ; il fait partie de ces objets qui permettent « aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer (...) grâce à des rapports de

24. Le terme provient de l'anglais « hello », il est attesté dès 1846.

maîtrise de soi sur soi ou de connaissance de soi par soi »²⁵. Par là même, il propose une nouvelle façon de cohabiter avec soi-même : un « gouvernement de soi par soi dans son articulation avec les rapports d'autrui »²⁶. Profitant du progrès technologique, le téléphone propose des images démultipliées et diffractées de soi, faisant de l'identité de chacun une image-rhizome. Mais il suscite un usage du monde *virtuellement* individualiste. Grâce à lui, il est possible d'avoir des relations avec les autres tout en les remettant à la *bonne distance* : physiquement éloignés, ils sont virtuellement proches. Le téléphone est devenu l'objet *télévirtuel* du monde contemporain, décuplant les usages sociaux et ouvrant (presque) à l'infini le champ des rencontres possibles. Interrogeant le mythe lui-même, il faudra alors nous demander qui de Narcisse ou d'Écho aura *le dernier mot*.

25. Michel Foucault, « Subjectivité et vérité » (1981), in *Dits et écrits II*, 1976-1988, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, p. 1032.

26. *Ibid.*, p. 1033.